



amos  
**Oz**  
**Entre amis**

nouvelles  
**Gallimard**

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

MON MICHAËL  
UN JUSTE REPOS  
TOUCHER L'EAU, TOUCHER LE VENT  
LA BOÎTE NOIRE  
SEULE LA MER  
AIDEZ-NOUS À DIVORCER !  
LES DEUX MORTS DE MA GRAND-MÈRE  
UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE TÉNÈBRES  
UNE PANTHÈRE DANS LA CAVE  
AILLEURS PEUT-ÊTRE  
COMMENT GUÉRIR UN FANATIQUE  
VIE ET MORT EN QUATRE RIMES  
SCÈNES DE VIE VILLAGEOISE

*Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

SOUDAIN DANS LA FORÊT PROFONDE (Édition illustrée)

*Aux Éditions Calmann-Lévy*

JUSQU'À LA MORT  
LA COLLINE DU MAUVAIS CONSEIL  
CONNAÎTRE UNE FEMME  
L'HISTOIRE COMMENCE

*Du monde entier*



AMOS OZ

# ENTRE AMIS

nouvelles

*Traduit de l'hébreu  
par Sylvie Cohen*

*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Titre original :*

בין חברים

BEYIN KHAVERIM

© *Amos Oz*, 2012.

© *Éditions Gallimard*, 2013, pour la traduction française.

# *Le roi de Norvège*



Chez nous au kibboutz Yikhat vivait un homme, Tsvi Provizor, un célibataire de petite taille, dans les cinquante-cinq ans, à la paupière agitée de tics. C'était un oiseau de mauvais augure n'ayant à la bouche que tremblements de terre, catastrophes aériennes, habitants ensevelis sous les décombres d'immeubles en ruine, incendies, inondations... Il lisait le journal de bon matin et ne manquait pas un seul bulletin d'information, histoire de nous glacer le sang pendant le petit déjeuner, au réfectoire, avec deux cent cinquante mineurs chinois piégés sous terre, ou six cents passagers victimes du naufrage d'un ferry à la suite d'une tempête dans la mer des Caraïbes. Il n'y avait pas un faire-part de décès qu'il ne connût par cœur et il était le premier informé de la mort des célébrités.

Un matin, il m'arrêta dans l'allée menant à l'infirmierie.

— As-tu entendu parler d'un certain Wislawski? Un écrivain?

— Oui, pourquoi?

— Il nous a quittés.

— Tu m'en vois désolé.

— Les romanciers meurent aussi.

Un jour, il me harponna alors que j'étais de service au réfectoire.

— Je viens d'apprendre le décès de ton grand-père.

— Oui.

— Et il y a trois ans, c'était ton autre grand-père.

— Oui.

— Donc celui-ci était le dernier qui te restait.

Tsvi Provizor était le jardinier du kibboutz. Il travaillait en solo. Il se levait à cinq heures du matin pour déplacer les tourniquets, bêcher les plates-bandes, planter, élaguer, arroser, couper le gazon avec sa tondeuse qui nous cassait les oreilles, traiter les plantes contre les insectes, répandre des engrais chimiques et organiques...

Nous le fuyions comme la peste. On évitait de s'asseoir à côté de lui pendant les repas. À la tombée de la nuit, l'été, il s'installait sur le banc vert au bout de la grande pelouse devant la salle à manger pour observer les enfants s'ébattre dans l'herbe. La brise du soir s'infiltrant sous sa chemise rafraîchissait sa peau en sueur, tandis qu'une lune rousse se levait au-dessus des grands cyprès. Un jour, Tsvi Provizor apostropha une femme, Luna Blank, assise sur le banc voisin — âgée d'environ quarante-cinq ans, elle était veuve et exerçait le métier d'enseignante.

— Un orphelinat a brûlé en Espagne, tu sais? fit-il d'une voix lugubre. Quatre-vingts enfants ont succombé, asphyxiés par la fumée.

— C'est horrible! fit-elle en s'essuyant le front avec son mouchoir.

— Il n’y a que trois rescapés dans un état critique.

Son dévouement au travail lui attirait le respect de nous tous : en vingt-deux années passées au kibboutz, il n’avait pas pris un seul jour d’arrêt maladie. Grâce à lui, chaque pouce de terrain croulait sous les fleurs, en fonction des saisons. Ici, il avait aménagé une rocaille plantée de différentes espèces de cactus, là, une tonnelle de vigne, ou encore un bassin avec un jet d’eau, des poissons rouges et des plantes aquatiques. Chacun s’accordait à dire qu’il avait un sens de l’esthétique admirable.

Dans son dos, on l’appelait l’Ange de la mort et on murmurait qu’il n’éprouvait aucun intérêt pour les femmes, ni pour les hommes d’ailleurs. Le jeune Roni Shindlin nous faisait hurler de rire quand il l’imitait. L’après-midi, pendant que les familles se réunissaient sous la véranda ou au jardin devant leurs maisons pour boire du café et jouer avec les enfants, Tsvi s’en allait lire les journaux dans la salle commune en compagnie de cinq ou six ours solitaires comme lui — papivores invétérés, ratiocineurs, célibataires endurcis, veufs ou divorcés. Reouvkeh Roth, un petit bonhomme déplumé aux oreilles de chauve-souris, marmonnait dans son coin que les raids de représailles provoqueraient une escalade de la violence, car la vengeance poussait à la vengeance et la rétorsion entraînait la rétorsion. Les autres lui tombaient dessus à bras raccourcis : « Qu’est-ce que tu racontes ? On ne peut pas s’écraser. La retenue et la conciliation ne feront que décupler l’arrogance des Arabes. »

— Ce sera la guerre, une guerre terrible, affirmait Tsvi Provizor, ses yeux papillotant à qui mieux mieux.

Emmanuel Glouzman en bégayait d'excitation :

— La gue-gue-guerre. C'est tr-tr-très bien. On v-v-va les ba-ba-battre à p-p-plate cou-cou-ture et oc-oc-occuper leurs ter-res ju-ju-jusqu'au Jou-jou-jourdain.

Reouvkeh réfléchissait à haute voix :

— Ben Gourion est très calé aux échecs. Il a toujours au moins cinq coups d'avance. Le problème, c'est qu'il ne connaît que la force.

— Si on perd, les Arabes nous massacreront jusqu'au dernier, et si on gagne, les Russes nous feront sauter, prophétisait sombrement Tsvi Provizor.

— Ça su-su-suffit, ca-ca-camarades, tai-tai-taisez-vous, j'ai-j'ai-j'aimerais li-li-lire mon jour-jour-journal en p-p-paix, priait Emmanuel Glouzman.

— Écoutez ça, reprenait Tsvi après un silence. Il paraît que le roi de Norvège a un cancer du foie. Le président de notre conseil régional en souffre lui aussi.

— Alors, ô Ange de la mort, y a-t-il eu un accident d'avion aujourd'hui? l'interpellait Roni Shindlin, le trublion de service, quand il le croisait chez le cordonnier ou devant la lingerie.

Tsvi Provizor et Luna Blank avaient pris l'habitude de bavarder à la tombée du soir. Tsvi s'asseyait sur l'extrême bord droit du banc de gauche devant la pelouse, et Luna s'installait près de lui, à gauche du banc de droite. Il parlait en cillant des paupières, tandis que, dans sa jolie robe d'été à bretelles, elle triturait nerveusement son mouchoir entre ses doigts. Elle le félicitait pour la beauté des jardins, l'œuvre de ses mains : grâce

à lui, ils vivaient entourés de gazon verdoyant au milieu de vergers en fleurs et de somptueux parterres. Luna s'exprimait avec une certaine préciosité. Elle enseignait en cours élémentaire deuxième année et réalisait de délicats croquis au crayon qui ornaient les murs de nos modestes appartements. Elle avait un visage rond et souriant, de longs cils, mais le cou légèrement fripé, des jambes fluettes et presque pas de poitrine. Son mari était mort quelques années auparavant au cours de sa période de réserve à la frontière de Gaza ; ils n'avaient pas eu d'enfant. Chez nous, au kibboutz, on la considérait comme une femme exceptionnelle qui avait réussi à surmonter cette épreuve pour se dévouer corps et âme à son métier. Pendant que Tsvi l'entretenait des différentes variétés de roses, elle buvait ses paroles en hochant vigoureusement la tête. Il lui décrivit en détail les terribles dégâts provoqués par une invasion de criquets au Soudan.

— Tu es très sensible, affirma Luna.

Tsvi cilla.

— Comme si la sécheresse n'était pas assez dévastatrice dans ce pays, enchaîna-t-il.

— Pourquoi veux-tu porter tout le malheur du monde sur tes épaules ?

— Ignorer la dureté de l'existence est à mon sens aussi stupide que sacrilège. Nous ne pouvons peut-être rien y faire, mais ce n'est pas une raison pour ne pas en parler.

Un soir d'été, elle l'invita à boire un café glacé chez elle. En arrivant — il avait troqué ses vêtements de travail

pour une chemisette bleu clair et un pantalon kaki —, il s’excusa le temps d’écouter le bulletin de vingt heures au transistor suspendu à sa ceinture. Plusieurs esquisses au crayon sobrement encadrées décoraient les murs : jeunes filles rêveuses ou paysages de collines rocailleuses plantées d’oliviers. Un grand lit recouvert d’une courtepointe garnie de coussins à motifs orientaux se trouvait sous la fenêtre. Des livres étaient rangés par ordre de taille sur une étagère peinte en blanc : des albums d’art consacrés à Van Gogh, Cézanne et Gauguin, la Bible commentée par Cassuto en plusieurs volumes et, pour finir, une série de romans publiés par Hasifria La’am. Une petite table ronde flanquée de deux fauteuils tout simples trônait au centre de la pièce. Un service à café et une assiette de biscuits étaient posés sur la nappe brodée.

— C’est très joli chez toi, apprécia Tsvi. Propre et net.

— Merci, je suis très heureuse, dit Luna.

Il n’y avait aucune joie dans sa voix, tendue et mal assurée.

Ils sirotèrent leur café et grignotèrent des gâteaux en discutant des arbres ornementaux et fruitiers, des problèmes de discipline à l’école en ces temps de permissivité, de la migration des oiseaux.

Tsvi cligna des yeux.

— À Hiroshima, il n’y a toujours pas d’oiseaux dix ans après la bombe, je l’ai lu dans le journal.

— Tu portes tout le malheur du monde sur tes épaules, répéta Luna. Avant-hier, j’ai aperçu une huppe sur une branche basse, devant ma fenêtre.

Ils se retrouvaient en début de soirée et bavardaient sur un banc du parc, à l'ombre d'un grand bougainvillier, ou autour d'un café, chez Luna. En rentrant du travail vers quatre heures de l'après-midi, Tsvi se douchait, il se peignait devant la glace, enfilait un pantalon kaki parfaitement repassé avec une chemise bleu clair et partait retrouver Luna. Parfois, il lui apportait des semis de fleurs pour son petit jardin. Un jour, il lui offrit un recueil de poèmes de Yaakov Fichman. De son côté, elle lui donna un sachet de biscuits au pavot et un dessin représentant deux cyprès et un banc. Ils se séparaient vers vingt heures, vingt heures trente. Tsvi regagnait sa cellule monacale où régnait en permanence l'odeur rance du célibataire. Roni Shindlin le pitre proclama au réfectoire que l'Ange de la mort avait étendu ses ailes sur la Veuve noire.

« Alors, on a trouvé chaussure à son pied? » ironisa affectueusement Reouvkeh dans la salle de lecture, un peu plus tard dans l'après-midi.

Tsvi et Luna se moquaient des ragots et des sarcasmes. Les liens qui les unissaient semblaient se resserrer chaque jour davantage. À ses heures de loisir, lui confia-t-il, il s'enfermait chez lui pour traduire en hébreu un roman d'Iwazskiewicz, l'illustre écrivain polonais. Un ouvrage plein de tendresse et de souffrances. D'après l'auteur, la condition humaine était absurde, mais n'en était pas moins pathétique. Luna l'écoutait, la tête légèrement penchée, les lèvres entrouvertes. Elle remplissait sa tasse vide, comme si elle lui offrait la consolation que semblait réclamer son discours, ou que le breuvage brûlant eût le

pouvoir d'apaiser la détresse d'Iwaszkiewicz et la sienne à la fois. Leur relation lui était précieuse et comblait le vide de sa vie étriquée. Une nuit, elle rêva qu'ils galo-paient sur le même cheval — ses seins pressés contre son dos, les bras passés autour de sa taille — dans une vallée cernée de hautes montagnes et traversée par un torrent impétueux. Elle s'abstint de lui en parler, alors que, d'habitude, elle n'hésitait pas à lui raconter ses rêves par le menu. De son côté, Tsvi lui avoua avec force clignements d'yeux que dans sa jeunesse à Janów, en Pologne, il espérait entreprendre des études auxquelles il avait renoncé pour adhérer au mouvement de jeunesse pionnière juive. Ce qui ne l'empêchait pas de se plonger dans les livres dès qu'il le pouvait.

Luna ramassa avec soin des miettes de gâteau sur la nappe.

— Tu étais très timide avant. Tu l'es toujours un peu, d'ailleurs.

— Tu ne me connais pas vraiment.

— Raconte. Je t'écoute.

— J'ai entendu tout à l'heure à la radio qu'un volcan s'est réveillé au Chili. Quatre villages ont été totalement dévastés par la lave. La plupart des habitants n'ont pas eu le temps de fuir.

Un soir, alors qu'il dissertait longuement de la famine en Somalie, il lui inspira une telle pitié qu'elle lui saisit la main et la posa sur son sein. Tsvi tressaillit et s'écarta d'un mouvement brusque, presque violent, en battant furieusement des paupières. Il prenait soin de garder ses distances et se raidissait au moindre contact fortuit. Il

aimait sentir la terre friable entre ses doigts, la douceur des jeunes pousses, mais la proximité d'autrui, hommes ou femmes, le faisait se rétracter comme sous l'effet d'une brûlure. Il évitait les poignées de main, les bourrades dans le dos, les frôlements accidentels au réfectoire. Peu après, il se leva et prit congé. Il ne revint pas le lendemain, craignant sans doute que leur relation les conduise au désastre, situation qui lui répugnait et qu'il redoutait. Luna ne comprenait pas mais, avec son tact habituel, elle pressentit qu'elle avait dû le vexer d'une manière ou d'une autre. Elle décida de lui demander pardon sans trop savoir pourquoi. Lui aurait-elle posé une question incongrue ? Ou n'aurait-elle pas saisi une allusion cachée entre les lignes ?

Deux jours plus tard, elle glissa sous sa porte en son absence un message rédigé de sa belle écriture ronde :

« *Désolée si je t'ai blessé. Accepterais-tu d'en parler ?* »

« *J'aime mieux pas*, répondit Tsvi par le même biais. *Ça finira mal.* »

Elle l'attendit au pied du margousier devant le réfectoire, après le dîner :

— Tu pourrais me dire ce que j'ai fait ?

— Rien.

— Pour quelle raison me fuis-tu, alors ?

— Tâche de comprendre... ça ne nous mènera à rien.

Ils cessèrent de se voir. Lorsqu'ils se croisaient dans l'allée, ou à la petite épicerie, ils se saluaient de la tête, marquaient une légère hésitation et repartaient chacun de son côté.

— Tous aux abris, maintenant que l'Ange de la mort

a interrompu sa lune de miel, déclara Roni Shindlin à ses commensaux pendant le déjeuner.

En effet, Tsvi avisa les célibataires amateurs de journaux dans la salle commune qu'un grand pont s'était effondré en Turquie en pleine heure de pointe.

Deux ou trois mois après, il n'échappa à personne que Luna Blank n'assistait plus au club de musique classique et avait même séché plusieurs réunions de professeurs. Elle se teignait les cheveux en roux cuivré, la bouche fardée d'un rouge éclatant. Il lui arrivait même de sauter le dîner. Elle profita des vacances de Souccot pour passer quelques jours en ville d'où elle revint vêtue d'une robe largement échancrée sur le côté, un peu trop provocante à notre goût. Au début de l'automne, on la vit à plusieurs reprises assise sur le banc devant la pelouse en compagnie de l'entraîneur de basket-ball de dix ans son cadet qui effectuait deux fois par semaine le trajet de Netanya au kibboutz. Elle devait probablement apprendre à dribbler la nuit, persifla Roni Shindlin. Deux ou trois semaines plus tard, elle avait plaqué l'entraîneur de basket pour le commandant de l'unité Nahal basée au kibboutz, un jeune officier de vingt-deux ans. Impossible de passer outre, de sorte que le comité éducatif se réunit discrètement pour discuter des retombées pédagogiques. Chaque soir, Tsvi Provizor s'installait seul sur le banc à côté de la fontaine qu'il avait construite de ses propres mains où, immobile comme une statue, il regardait les enfants jouer sur la pelouse. Si passant par là vous lui souhaitiez le bonsoir, il vous parlait avec tristesse des inondations dans le sud-est de la Chine.

Au début de l'hiver, sans même demander l'autorisation du secrétaire, Luna Blank partit à l'improviste aux États-Unis rendre visite à sa sœur qui lui avait envoyé un billet. Un matin, on la vit dans sa robe suggestive à l'arrêt du bus avec une grosse valise, un foulard multicolore autour du cou, perchée sur de hauts talons. « Son déguisement d'Hollywood », railla Roni Shindlin. Le secrétaire décida de la renvoyer temporairement en attendant d'avoir de plus amples informations. « La Veuve noire fuit l'Ange de la mort », proféra Roni Shindlin à table.

En attendant, la chambre de Luna Blank demeura fermée et obscure, même si plusieurs membres du comité de logement la convoitaient en raison de la pénurie. Tsvi Provizor veillait à arroser et sarcler le philodendron, les géraniums et les cactus qui ornaient la véranda.

Vint l'hiver. Des nuages bas s'amoncelaient au-dessus de la cime des arbres, tandis que les champs et les vergers gorgés de boue condamnaient les ouvriers agricoles et les cueilleurs de fruits à s'employer à l'usine. Des rideaux de pluie grise tombaient sans discontinuer. La nuit, les gouttières débordaient bruyamment et un vent glacé s'infiltrait par les persiennes. Tsvi Provizor veillait invariablement jusqu'à vingt-deux heures trente pour écouter tous les bulletins à la radio. Dans les intervalles, assis devant sa table monacale éclairée par une lampe flexible, il traduisait en hébreu quelques pages du roman tourmenté d'Iwaszkiewicz. Le dessin représentant deux cyprès et un banc offert par Luna était toujours placé au-dessus du lit. Les arbres semblaient mélancoliques près du banc inoccupé. À vingt-deux heures trente, il

enfilait un vêtement et sortait contempler les nuages et les allées vides, luisantes de pluie sous le halo jaune des lampadaires. Entre deux averses, il s'offrait une petite promenade nocturne pour aller voir les plantes de Luna. Les feuilles mortes envahissaient les marches du porron, et il croyait déceler un léger parfum de savon ou de shampoing à travers la porte close. Il arpentait les sentiers déserts un petit moment — des gouttes de pluie dégoulaient des branches sur sa tête nue — avant de rentrer chez lui écouter dans le noir, les paupières clignotantes, le dernier bulletin de la soirée. Un matin, à l'aube, quand l'obscurité glacée pétrifiait encore le monde, il héla un vacher levé de bonne heure pour traire ses bêtes.

« Le roi de Norvège est mort la nuit dernière, déclarait-il sombrement. D'un cancer du foie. »

*Achévé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 11 janvier 2013.  
Dépôt légal : janvier 2013.  
Numéro d'imprimeur : 83629.*

ISBN 978-2-07-013932-3/Imprimé en France.

247242



# Entre amis Amos Oz

Cette édition électronique du livre  
*Entre amis* d'Amos Oz  
a été réalisée le 25 janvier 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070139323 - Numéro d'édition : 247242).

Code Sodis : N53965 - ISBN : 9782072479670  
Numéro d'édition : 247244.